

## Prédication du pasteur Agnès Adeline-Schaeffer du 3 mai 2020 Oratoire du Louvre. « Le petit-déjeuner de la réconciliation » - Jean 21 : versets 1 à 14

Amis, frères et sœurs,

Cela fait maintenant 7 semaines que nous sommes retranchés chacun chez soi, et que notre vie sociale, et aussi paroissiale, est réduite à son strict minimum. Les édifices religieux de toutes dénominations sont fermés au public, et notre temple, ainsi que notre maison presbytérale ne dérogent pas aux règles sanitaires préconisées.

Cela veut-il dire que les activités n'existent plus ? D'une certaine manière, oui, puisque les rassemblements ne peuvent plus avoir lieu, mais grâce aux outils internet, ils se font autrement. Est-ce que ça veut dire que les associations d'entraide ne remplissent plus leur mission auprès des plus démunis ? D'une certaine manière, non, mais elles agissent autrement.

Les baptêmes et les mariages sont-ils annulés ? Pour le moment, oui, mais ils sont différés dans le temps.

Les familles en deuil sont-elles accompagnées ? Alors, oui, mais les célébrations d'obsèques se font en comité restreint, en plein air, ou par téléphone en cas de crémation. Les cultes d'actions de grâce se feront ultérieurement.

Voilà donc des questions extrêmement concrètes qui rejoignent non seulement tous les ministres actuellement dans un poste pastoral, mais également les familles concernées et l'ensemble des conseils presbytéraux, qui veillent au meilleur fonctionnement possible de l'église locale dans une situation inédite.

D'une église humaine, nous sommes passés à une église virtuelle, une église à distance, sans contact physique. Les relations humaines sont réduites à un minimum contraint et organisé, qui peut atteindre le moral et la patience.

Même si nous avons appris, il y a quelques jours, qu'un nouvel horizon se dessine, avec ce retour progressif à la vie sociale et économique de notre pays, et peut-être un retour culturel et ecclésial qui ne pourra s'effectuer que sous certaines conditions et dans la plus grande prudence, pour éviter une nouvelle vague de l'épidémie, la nature ayant horreur du vide pousse chacun dans ses retranchements, en le faisant retourner à son organisation personnelle, à ce qu'il sait faire de mieux. Nous sommes dans un entre-deux.

Et c'est dans cet entre-deux que le texte de l'Evangile de Jean nous est proposé. Ce morceau d'Evangile nous présente les disciples de Jésus, eux aussi, dans un entre-deux : après la mort de Jésus et avant de partir en mission. C'est une histoire, à la fois insolite, merveilleuse et troublante, qui s'inscrit dans un ensemble de récits d'apparitions du Christ ressuscité.

- Insolite, parce que ce récit de l'Evangile de Jean fait penser à deux autres récits présents dans l'Evangile de Luc, la pêche miraculeuse et l'appel des premiers disciples, (Lc 5, 1-11) et au récit des pèlerins d'Emmaüs, (Lc 24). Ces deux récits sont combinés pour former le récit d'aujourd'hui.
- Merveilleuse, parce qu'après avoir pêché toute la nuit, sans rien prendre, ce qui est une situation classique d'échec, voilà que, sur une seule petite indication de rien du tout, à savoir jeter le filet du côté droit du bateau, la pêche est devenue surabondante, comme par magie.
- Troublante, parce que si nous nous attardons sur les détails du texte, on y remarque assez vite des incohérences. A la question de Jésus : « N'avez-vous rien à manger ? », ce qui entraîne la réponse négative des disciples, puisqu'ils n'ont rien, effectivement, voilà que Jésus les invite à déjeuner sur la plage avec du pain et des poissons sur la braise, sans qu'on nous dise

d'où ils proviennent et tout en leur demandant d'apporter leurs poissons.

C'est donc un récit mélangé, qu'il faut prendre le temps de déchiffrer afin d'en reconnaître la valeur hautement symbolique.

Qui sont-ils ces disciples : il y a Simon-Pierre, qui a renié Jésus (Jean 18/25-27), Thomas, celui qui a besoin de preuves (Jean 20/24-29), Nathanaël, originaire de Cana et qui consacre sa vie à l'étude des Ecritures, (Jean 1/48), les deux fils de Zébédée, dont l'épouse rêvait pour eux d'une ascension sociale (Mt 20/20-23), et deux disciples anonymes, dont le disciple bien-aimé qui était au pied de la croix (Jean 19/26-27). Chacun est là avec son histoire et sa personnalité, comme Simon Pierre, qui garde sa détermination. Le disciple qui reste anonyme peut symboliser chacun d'entre nous, écoutant cette histoire.

Ces hommes sont retournés en Galilée, selon l'exhortation du Ressuscité, dans les évangiles synoptiques. Ils sont revenus au point de départ, en se demandant sûrement comment continuer. Ils sont dans un entre-deux. Sur le bord du lac, ils ont repris l'activité qu'ils connaissent le mieux, à savoir la pêche. On ne nous dit rien de leurs états d'âme, mais ils pêchent « de nuit », symbolisant les ténèbres, « sur la mer », symbolisant le danger, les difficultés ou la mort, et « sans rien prendre », symbolisant le désastre absolu.

Même au bord du lac, leur vie est confinée, parce qu'elle habitée par l'échec de toutes les facettes de l'abandon, de la fuite et de la démission. Ils expérimentent aussi le vide que représente la mort d'un être cher qui les plonge dans une vie qui n'a plus le même goût.

Le matin vient, celui d'une aube nouvelle. Jésus se tient sur le rivage, mais, nous dit le texte, « ils ne savaient pas que c'était lui ». Cette phrase fait écho à celle de la rencontre de Jésus avec Marie-Madeleine : « Tout en parlant, elle se retourne et voit Jésus, qui se tenait debout, mais elle ne savait pas que c'était lui » (Jean 20/14).

Les textes qui parlent de la présence du Ressuscité disent tous la difficulté de le reconnaître ou d'identifier concrètement cette présence, comme signifier que Dieu peut venir également à notre rencontre, sous une forme inattendue, à laquelle nous ne sommes pas préparés, et qu'il nous faudra reconnaître dans un « après-coup ».

C'est la troisième fois que Jésus se montre, se manifeste, après la résurrection.

- La première fois, c'est en rencontrant Marie-Madeleine, le matin de Pâques et en rencontrant les disciples, calfeutrés, sans Thomas, le soir même.
- La seconde fois, c'est une semaine plus tard, avec les disciples, en présence de Thomas. Tout cela ne semble pas suffisant.

Les disciples sont toujours dans l'entre-deux, dans cette troisième manifestation.

Mais quelque chose est en train de bouger. A la question que pose Jésus à ses disciples : « N'avez-vous rien à manger ? », les disciples répondent « Non » et ils accèdent simplement à la vérité qui est en eux. Alors, deux signes vont être posés pour sortir de cette situation : la pêche miraculeuse et le partage du pain et du poisson. Sur l'indication de Jésus, les disciples jettent leur filet sur le côté droit de la barque, autrement dit, ils jettent le filet du bon côté, au sens propre, mais qui, au sens figuré, est un synonyme d'optimisme, et peut vouloir dire « prendre les choses du bon côté », « regarder les choses positivement ». Tout échec peut être

surmonté, qu'il s'agisse d'une pêche bredouille, d'un reniement ou d'une désertion.

Le filet est si rempli que les disciples peinent à le ramener sur la berge.

C'est à ce moment-là que le récit bascule. Comme au matin de la résurrection (Jean 20:2-10), le disciple bien aimé, qui est aussi la figure du disciple véritable, est le premier à reconnaître Jésus, et il alerte Pierre, qui, fidèle à lui-même, se précipite. Cette annonce provoque en lui une sorte d'électrochoc : il s'habille, car il était nu, nous dit le texte, il met son vêtement autour de sa taille comme une ceinture, et il plonge dans la mer. Etre nu, dans la Bible, c'est se reconnaître imparfait, faible et vulnérable. La nudité de Simon Pierre nous rappelle d'autres nudités, comme la honte d'Adam et Eve, dans le livre de la Genèse, après leur transgression, (Gn 3/10), ou encore, cet homme nu de l'Evangile de Marc, qui s'enfuit au moment de l'arrestation de Jésus, (Marc 14/50-52), qui est un clin d'œil à la citation du livre du prophète Amos: « Le plus courageux d'entre les braves s'enfuira, nu ». (Am 2/16).

En mettant son vêtement autour des reins, comme une ceinture, Simon Pierre dit quelque chose d'autre de lui-même. Il revêt l'habit du serviteur. Ceindre ses reins, dans la Bible, signifie : contenir ses passions pour le service de Dieu. Simon-Pierre devient le serviteur du Ressuscité. Et il s'immerge dans l'eau, pour le rejoindre sur la rive. On peut voir, en filigrane, dans cette immersion, le symbole du baptême. La mission de Pierre est ainsi inaugurée. Il rejoint Jésus près du feu sur lequel cuisent du pain et des petits poissons. En effet le mot grec utilisé pour désigner ce petit poisson, est un mot qui se traduit par « fretin », le poisson qui passe par les mailles du filet. Jésus demande qu'on apporte les gros poissons, désignés en grec par le mot « ichtus » qui deviendra le symbole des premiers chrétiens clandestins. Il y a un va-et-vient incessant dans un jeu de mots, entre les gros poissons et le menu fretin. Si la pêche symbolise la mission des disciples, les gros poissons sont au nombre de 153, chiffre énigmatique, s'il en est, qui parlent certainement aux contemporains de l'Evangéliste Jean, mais sans doute moins à nous aujourd'hui, mais qui peuvent tout de même signaler l'universalité de l'Eglise.

Et c'est là toute la richesse de ce texte chargé en symboles. Cela permet de faire notre propre supposition. On peut tout à fait imaginer que les gros poissons, désignent, au moment de la rédaction de cet évangile, les responsables des premières communautés chrétiennes. Quand Jésus dit : « Apportez quelques-uns des poissons que vous avez pris », c'est le mot fretin qui est employé dans le texte grec. C'est comme s'il était dit que les « gros poissons » doivent être rassemblés avec le « menu fretin ».

Mais qu'est-ce que le fretin, sinon le symbole du plus petit, du plus insignifiant, du plus dérisoire, du plus fragile ? Et aussi le symbole de ce qui n'est ni dans les règles, ni dans la légalité, ni dans les habitudes ? Il désigne tout ce qui est issu d'une autre réflexion, d'un autre système de pensée ou de principes. Il représente, me semble-t-il, celles et ceux qui sont sur le seuil, qui attendent d'être intégrés d'une façon ou d'une autre, dans l'Eglise naissante, et qui ont une origine différente de celles des disciples. Le filet est alors une symbolique de l'Eglise : les disciples agissant sur la parole du Christ ressuscité se mettent à l'œuvre, et rassemblent des êtres humains de partout, dans l'unité d'une unique communauté solide, stable, persévérante, à la fois souple, flexible et résistante, autrement dit, adaptable à la nouveauté, parce qu'enracinée dans la personne du Ressuscité. La mission peut alors être féconde, et il n'y a aucune peur à la mener à bien, jusqu'au bout, parce qu'il n'y a pour cette Eglise naissante qu'une conviction fondatrice : il n'est aucun échec, pour l'être humain comme pour le monde, que Dieu ne puisse surmonter.

Une autre condition est de mise, en dehors de celle de faire confiance : c'est de faire la paix avec le passé. Et c'est ce qu'inaugure le petit déjeuner sur la plage, après la pêche miraculeuse : le partage du repas préparé par le Christ ressuscité pour ses disciples. Personne n'ose poser la question : « Qui es-tu ? », car ils savent maintenant que c'est Lui. C'est ici et maintenant que pour eux, tout s'éclaire. Le Dieu de Jésus-Christ ne se confond ni avec la malchance, ni avec le malheur. Au contraire, celles et ceux qui placent leur foi en lui, et qui se mettent à son école, ne seront ni des résignés, ni des courbés de la vie, mais des hommes et des femmes debout. Etre debout, c'est justement être ressuscité, suscité à nouveau. Cela ne va pas de soi, mais c'est possible. C'est cette expérience que les disciples sont en train de faire sur la plage. Jean et la communauté johannique peuvent à leur tour témoigner de la résurrection, qu'ils n'avaient peut-être pas comprise jusque-là. Il fallait une rencontre qui ouvre à d'autres compréhensions, à d'autres expressions, à une autre théologie.

La mission de l'Eglise est née, ce matin-là, sur une plage du Lac de Tibériade, avec une pêche miraculeuse et le partage du pain et du poisson grillé, deux signes de réconciliation entre les disciples et le Ressuscité. Pour avancer vers l'avenir, il leur fallait faire la paix avec le passé.

Avec cette épidémie, qui ravage le monde des grands comme celui des petits, qui révèle un nombre incalculable de dysfonctionnements à tous les niveaux, ces mêmes dysfonctionnements qui avant le virus, nous faisaient dire, chacun à notre manière : « ça ne peut plus durer, nous allons dans le mur », nous voici plongés dans un entre-deux. C'est sans aucun doute le moment de reconnaître que notre façon actuelle de régir le monde est en train de prendre fin.

Voici ce qu'écrit Tomas Halik, un prêtre de l'Eglise catholique, professeur de sociologie, à la faculté de Prague : « *Lors de grandes calamités, il est naturel de se préoccuper d'abord des besoins matériels pour survivre. Mais on ne vit pas que de pain. Le temps est venu d'examiner les implications plus profondes de ce coup porté à la sécurité de notre monde. L'inéluctable mondialisation semble avoir atteint son apogée. La vulnérabilité générale d'un monde global saute maintenant aux yeux. Quel genre de défi cette situation représente-t-elle pour le christianisme, pour l'Eglise et pour la théologie ?* »

L'Eglise universelle, elle aussi, est plongée dans un entre-deux. Une grande partie des institutions, toutes dénominations confondues, a failli à sa mission de protéger les plus petits et les plus vulnérables, en s'octroyant un surplus de pouvoir, ce qui a entraîné et entraîne encore une désertion des lieux de culte, de la part des fidèles.

Aujourd'hui, l'Eglise universelle est invitée à repenser, non seulement sa mission mais aussi sa théologie. Quels signes de réconciliation avec le passé va-t-elle poser pour construire le monde d'après le coronavirus ?

Pour commencer :

- faire la paix avec le passé,
- se reconnaître dans une foi commune,
- s'asseoir à la même table de la fraternité et du partage réciproques
- trouver ensemble de nouvelles façons de dire « Dieu » et de témoigner de notre foi, dans la richesse de notre diversité.

Amen.

Ouvrages consultés :

- Daniel Marguerat, « Résurrection, une histoire de vie », Editions du Moulin, 2001 / François Vouga, « Le christianisme à l'école de la diversité », Editions du Moulin, 2005 / Tomas Halik, « Les églises fermées, un signe de Dieu ? » article de La Vie, 27 avril 2020 / Notes bibliques de la TOB.